



JEAN-LOUIS BOBIN

Demain, quelle Terre ?

Dialogue sur l'environnement
et la transition énergétique



Demain, quelle Terre ?

Vj ku' r ci g'kpvgpvkqpcmf 'lghv'dncpm

Demain, quelle Terre ?

Dialogue sur l'environnement
et la transition énergétique

JEAN-LOUIS BOBIN

Dans la même collection

Combien pèse un nuage ? 2^e édition – Jean-Pierre Chalon
2014, ISBN : 978-2-7598-1072-7

L'énergie sous toutes ses formes, Tomes 1 et 2 – Jo Hermans, traduit par Pierre Manil
2014, ISBN : 978-2-7598-0794-9 et 978-2-7598-0795-6

La radioactivité sous surveillance – Marc Ammerich
2013, ISBN : 978-2-7598-0788-8

La situation énergétique en France et dans le monde – Société française de physique
2012, ISBN : 978-2-7598-0742-0

Qu'est-ce que l'énergie nucléaire ? – Henri Safa
2011, ISBN : 978-2-7598-0430-6

Retrouvez tous nos ouvrages et nos collections sur
<http://laboutique.edpsciences.fr/>

Illustration de couverture : Charlotte Lambert,
www.charlottelambert.net

Mise en pages : Patrick Leleux PAO

Imprimé en France
ISBN : 978-2-7598-1674-3

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les «-copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective-», et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

© EDP Sciences, 2015

SOMMAIRE

<i>Avant-propos</i>	7
Première journée	9
Deuxième journée	33
Troisième journée	77
Quatrième journée	127

Vj ku' r ci g'kpvgpvkqpcmf 'lghv'dncpm

AVANT-PROPOS

Énergie et environnement sont les deux partenaires d'un couple infernal. La perspective d'une pénurie de ressources et la menace d'un changement climatique induit par les émissions de gaz à effet de serre d'origine anthropique poussent à entamer une transition énergétique difficile à définir car ses objectifs diffèrent suivant les interlocuteurs. Faut-il insister sur la décarbonisation ou sur la mise en œuvre de sources d'énergie qui se substitueront à celles que condamne l'épuisement des ressources ? Certains saisissent une occasion de remplacer les sources d'énergie qu'ils n'aiment pas par d'autres qu'ils adorent pour des raisons d'ordre idéologique. Les défenseurs de la nature voient le salut de la planète dans une forte réduction de la consommation d'énergie. Les plus extrémistes préconisent une décroissance qui serait un retour aux sources d'une humanité moins nombreuse, menant une existence frugale et en harmonie avec une nature sacralisée.

Les opinions qui s'expriment à ce sujet sont souvent tranchées et donnent lieu à des affrontements où la violence le dispute à la mauvaise foi.

Un tel débat ne pouvait laisser indifférent l'illustre citoyen de Venise, Giovan Francesco Sagredo. En d'autres temps, avec le Florentin Filippo Salviati, féru de science, ils avaient discuté face à Simplicio,

commentateur renommé des œuvres d'Aristote, des dispositions relatives de la Terre, du Soleil et des planètes¹ et plus récemment de la physique quantique². Revenus parmi nous mais ayant délaissé la Vénétie et la Toscane pour les rivages du lac de Côme, Sagredo et Salviati ont rencontré un environnementaliste, Salvatore Ecoverdi, afin de confronter leurs points de vue sur les relations que les hommes entretiennent avec la nature et les enseignements qu'il convient d'en tirer afin de mener à bien une transition énergétique imposée par la conjoncture de ce début de millénaire. Chacun a des arguments à faire valoir en fonction de ses compétences : Sagredo en histoire et en économie, Salviati en sciences dures, Ecoverdi en écologie politique.

Comme lors des rencontres précédentes, les débats ont occupé quatre journées. La première était consacrée à l'environnement et à la place de l'homme dans les écosystèmes, la deuxième au climat, la troisième à l'énergie, la quatrième et dernière à l'organisation de la société ainsi qu'à la transition énergétique.

1. Galileo Galilei, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* (1632).

2. J.M. Jauch, *Are quanta real?* Indiana university Press (1973).

Première journée



SAGREDO. – Mes amis, c'est un plaisir de vous recevoir dans les jardins de la villa Monastero, en lisière de la petite ville de Varenna. Nous sommes au bord du lac de Côme, loin de Venise donc. Peut-on dire dans ce cadre exceptionnel que l'espèce humaine saccage la planète comme certains l'en accusent ? Nous allons tenter de répondre à cette question, et à quelques autres, au cours de nos discussions.

Avant d'entamer celles-ci, permettez-moi de vous rappeler que nous sommes dans des lieux chargés d'histoire. Ici, s'élevait à l'origine un couvent cistercien de femmes. Outre le nom, il reste une trace de la destination religieuse des bâtiments : l'« *aula Fermi* », que nous irons visiter tout à l'heure, n'est autre qu'une ancienne chapelle réaménagée en auditorium. La propriété fut vendue au ^{XVI}^e siècle à une famille qui y demeura pendant trois cents ans. La villa passa ensuite de main en main pour être, un beau jour, léguée à l'Institut italien d'hydrologie. Dans les années 1950, la Société italienne de physique en devint propriétaire et la transforma en un centre international de conférences dont la réputation a très vite franchi les montagnes et les océans. Je ne saurais trop remercier la présidence de cette société qui nous a permis de tenir nos discussions dans les jardins et dans la pièce mise gracieusement à notre disposition pour nous y réfugier en cas de mauvais temps.

J'avais aussi invité notre interlocuteur habituel Simplicio. Mais il s'est décommandé au dernier moment en raison, m'a-t-il dit, d'une obligation familiale. En réalité, je le soupçonne de ne pas se sentir à l'aise avec les thèmes que nous allons aborder. Je souhaite, en effet, que nous parlions de nos rapports avec cette Terre sur laquelle nous sommes nés et je doute qu'Aristote nous soit à ce propos d'aucun secours, encore que...

Salviati, vous êtes scientifique, je connais l'étendue de vos connaissances et je sais que vous avez une opinion sur le sujet. Eccoverdi, vous êtes membre de plusieurs organisations environnementales et vous apparaissez souvent à la télévision.

D'abord, j'aimerais que l'un et l'autre, vous précisiez ce que l'on entend exactement par les mots environnement, écologie, nature... On en parle abondamment dans les médias. Je n'en sais pas beaucoup plus et cela reste très confus dans mon esprit. À propos d'environnement, je me souviens du début d'un film de Martin Scorsese intitulé « *L'infiltré* ». Tandis que défile le générique, le réalisateur fait dire, en voix-off, à l'un de ses personnages :

« *Je ne veux pas être le produit de mon environnement, je veux produire mon environnement* ».

Il parle du cadre social, du quartier et de ses bandes qui font aussi partie, me semble-t-il, de l'environnement d'un être humain. Avec l'habitat et les circulations de proximité, n'en constituent-ils pas le premier cercle ?



ECCOVERDI. – Vous avez bien observé que l'environnement du personnage de Scorsese auquel vous faites allusion se différencie du cadre naturel. Il est en quelque sorte plaqué dessus. Cela montre à l'évidence que les hommes se sont coupés de la nature et revendiquent, à tort selon moi, cet isolement. Les écologistes, sans complètement négliger le côté humain, ont d'abord le souci de l'environnement naturel : l'air, l'eau, la terre et toute la diversité des êtres vivants.



SAGREDO. – Pardonnez-moi d'insister, mais où situez-vous l'un et l'autre les limites de l'environnement de l'espèce humaine ? Cette question nous concerne directement il me semble, aussi bien collectivement qu'à l'échelle individuelle.



SALVIATI. – Notre environnement commence au voisinage immédiat des êtres humains et s'étend jusqu'aux confins de la haute atmosphère terrestre. Cette limite n'est peut-être que provisoire. On parle depuis longtemps de coloniser la Lune (nous n'y avons fait au siècle dernier que de rares et brèves incursions) et la planète Mars. Avec les progrès des technologies spatiales, ce rêve pourrait devenir accessible plus rapidement qu'on ne le pense généralement.



ECCOVERDI. – Je suis d'accord sur l'étendue de notre environnement, moins sur la frontière entre nous et la nature que je situe au-delà de ce que nous construisons, encore qu'il y ait une certaine porosité.



SALVIATI. – Il est vrai que même si nous prenons quelques précautions, la nature s'insinue dans notre habitat. D'autant plus que nous y stockons des provisions. Moisissures, cafards, fourmis, mouches, souris... s'invitent dans nos demeures. C'est particulièrement visible à la campagne. Mais les villes ne sont pas exemptes : je connais des ports maritimes où des immeubles sont colonisés par les termites et souvent dans nos cités, l'herbe pousse entre les pavés, ajoutant à la poésie des faubourgs. Statistiquement, un être humain nourrit un rat. La remarque d'Eccoverdi sur la porosité est tout à fait pertinente.



SAGREDO. – Justement Eccoverdi, vous faites profession d'écologie, mais pour ce terme aussi mes idées sont brouillées. Un jour, guidé par un ami naturaliste, j'ai visité près de Naples un laboratoire d'« écologie marine ». Y aurait-il donc de la science dans l'écologie ?



ECCOVERDI. – Évidemment, l'écologie se fonde sur une connaissance approfondie d'une nature qu'il convient absolument de respecter.



SALVIATI. – J'ajouterai une précision. Le terme « écologie » a été forgé au XIX^e siècle par le zoologiste allemand Ernst Haeckel pour désigner l'étude de la complexité des relations mutuelles entre les espèces qui existent dans la nature. Charles Darwin a montré que ces relations sont le fondement de la lutte pour la vie. C'est vrai pour ce qui se passe dans les profondeurs des océans comme sur terre et dans les airs. Le comportement des êtres vivants dans leur environnement occupe nombre de chercheurs sérieux qui font de l'écologie une branche éminemment respectable de l'histoire naturelle.



SAGREDO. – Mais alors quelle est la connexion avec les politiciens qui se revendiquent écologistes ?



SALVIATI. – De mon point de vue, l'écologie politique n'a que de lointains rapports avec la science. Elle reprend un discours à la Jean-Jacques Rousseau sur une nature parée de toutes les vertus. Cette idéologie facile à comprendre lui assure la faveur des médias. La protection de l'environnement est son fonds de commerce. Le vert qu'elle arbore est sa couleur fétiche. Des partis se proclament « verts » dans toutes les langues. La couleur verte et le préfixe éco sont mis à toutes les sauces : on parle d'économie verte, de croissance verte, d'écocitoyens évidemment écoresponsables... Il me semble que des mouvements politiques ont détourné le sens du mot écologie. Le terme est à la mode et des praticiens du marketing s'en servent à tort et à travers pour vendre leurs produits. On « lave plus vert que vert » par le moyen du *green washing* que j'interprète comme un habillage éco... smétique de n'importe quoi à des fins de communication.



SAGREDO. – Si je comprends bien, le mot écologie recouvre des notions très différentes. Au départ, c'était une science, acception qui

aujourd'hui, dans l'esprit du plus grand nombre, s'efface devant l'idéologie politique. Qu'en pensez-vous Eccoverdi ?



ECCOVERDI. – Je partage l'opinion de Salviati pour le marketing et la communication, mais je ne crois pas qu'en politique, il y ait détournement de sens. L'écologie dont se réclament tant d'organisations est fondée sur une perception de la vie naturelle dont nous pensons qu'elle est menacée par une espèce abusivement conquérante et prédatrice : la nôtre. Nous avons perdu le contact avec la nature. Nous vivons dans un sous-univers artificiel de villes et de voies de communication. Notre nourriture est industrielle. Nous épuisons les ressources. Nous polluons la terre, l'air et les eaux. Victimes de la technoscience, nous allons dans le mur. Il faut revenir à des pratiques plus saines et réinventer une relation harmonieuse avec la nature qui nous entoure. Je refuse de qualifier cette ambition d'idéologique. Elle n'est pas non plus guidée par un quelconque scientisme. Le progrès n'est qu'une illusion. La science et la technique posent plus de problèmes qu'elles n'apportent de solutions. Vivement un retour aux sources !



SAGREDO. – Vous venez de prononcer les mots : revenir et retour. On a souvent l'impression que les mouvements écologistes sont passésistes et refusent la modernité. Le passé était-il si idyllique ?



ECCOVERDI. – Le passé est ce qu'il est. L'espèce humaine croît en nombre. Elle évolue d'une façon qui me paraît critiquable : trop de consumérisme, trop de machines. Elle épuise les ressources naturelles. Nous, les écologistes, revendiquons une autre modernité, celle de la communion avec la Nature, alors que l'espèce humaine se fourvoie dans des impasses technologiques. Nous ne préconisons pas une marche arrière, mais le choix d'un autre chemin. L'essentiel est pour nous de cesser de massacrer la planète Terre !



SAGREDO. – Nous sommes ici dans le jardin de la villa Monastero au milieu d'un paysage enchanteur. Les hommes me semble-t-il y ont harmonieusement intégré leur habitat. Le calme règne sur les eaux du lac au pied de cette terrasse. Je trouve ce spectacle satisfaisant pour le regard et l'esprit.



ECCOVERDI. – Oui, mais le calme ne dure guère. Entendez-vous ce vacarme ? d'où vient-il ? Ah ! je vois... c'est un canot à moteur là-bas qui fonce à toute allure en déjaugéant. Regardez la vague de sillage : elle va venir jusqu'ici éroder la rive. Et pensez à la route qui à mi-pente au-dessus de nous longe le mur de ce domaine. Nous ne pouvons la voir, mais elle est encombrée de voitures et de poids lourds dont les moteurs relâchent du dioxyde de carbone et d'innombrables substances plus malsaines les unes que les autres.



SALVIATI. – Je conçois que les moteurs vous déplaisent. Moi-même je préfère d'autres moyens pour se déplacer sur l'eau. D'ailleurs, on pratique aussi la voile sur le lac. La première fois que j'ai fréquenté ces lieux, j'étais un jeune étudiant venu participer, rare privilège, à l'une des premières sessions de la prestigieuse École d'Été qui s'y tient chaque année. Plusieurs fois à la pause, nous avons pu, d'ici, assister à des régates de « stars ». Le Soleil faisait chatoyer les voiles ornées de leur étoile rouge. Inoubliable !



ECCOVERDI. – Votre exemple est bien mal choisi. Pourquoi des régates ? Pourquoi cet inutile et stupide esprit de compétition ? Pourquoi vouloir à tout prix être le plus rapide, le meilleur, le plus fort ? Il ne peut en sortir que vanité satisfaite et frustrations en tout genre. Cela dit, je vous concède que la voile est un bel exemple d'une juste maîtrise des forces de la nature. Le vent souffle partout. Que ne l'utilisons-nous plus souvent !



SAGREDO. – « *Le vent souffle où il lui plaît* » dit l'Évangile « *vous en entendez le sifflement mais ne pouvez dire quand il va se lever ni quand il va tomber !* »

Tous les navigateurs à la voile connaissent l'ennui crispant des calmes et l'affrontement musclé des coups de vent. Pris dans ces extrêmes, les marins subissent et savent le plus souvent réagir. Mais je pense que nous nous égarons. Est-il bien nécessaire de nous attarder sur les aléas de la marine à voiles ? Si la mer et le vent font bien partie de la nature, il me semble qu'ils ne sont pas au centre de la pensée des politiciens qui se proclament écologistes et n'ont, d'après vous Salviati, que des rapports lointains avec la science appelée écologie. Ecoverdi, vous avez parlé de vivre en harmonie avec la nature. Canots à moteurs mis à part, je vois de l'harmonie autour de nous sur ces rives du lac de Côme. Quelle est donc la différence ?



ECCOVERDI. – L'artifice. Tout ici a été aménagé par l'homme, et j'ajouterai l'homme riche, à son usage : les forêts, les rares cultures, des propriétés somptueuses et leurs jardins en terrasses, les embarcadères... Domesticquer la nature, fut-ce pour le plaisir des yeux, n'est pas une solution. Comme vous, je vois ici de l'ordre mais est-ce un ordre naturel et juste ? Vous me permettrez d'en douter. Je ne pense pas que l'environnement primitif ait été respecté. Et d'ailleurs nous serions bien en peine de dire en quoi il consistait. Des millénaires de présence humaine en ont fait disparaître les vestiges. Les mouvements écologistes ont pour ambition de recréer un lien fort entre notre espèce et la planète. Il convient aussi de réparer autant que faire se peut les dégâts que nous avons provoqués.



SALVIATI. – Il est vrai que, précédant de quelques milliers d'années, la réflexion du personnage de Scorsese évoqué tout à l'heure par Sagredo, l'espèce humaine dans son ensemble a construit son environnement. Elle n'est pas seule dans ce cas : les insectes sociaux l'ont largement devancée. Font de même les oiseaux, de façon provisoire avec leurs nids, et de petits mammifères qui creusent des terriers. Sans oublier les castors avec leur façon si particulière de travailler à l'édification de barrages !

Les chasseurs-cueilleurs de la Préhistoire ont commencé par habiter des grottes. Elles protègent un peu de la chaleur et du froid. Elles mettent à l'abri de la pluie mais rarement de l'humidité. La révolution néolithique, 10 000 ans avant notre ère, a tout changé. Les hommes se sont mis à défricher pour cultiver la terre. Avec le bois coupé, devenu disponible, ils ont élevé des huttes et des cabanes à proximité de leurs champs.



ECCOVERDI. – Je prolongerai votre propos, Salviati, en disant que la sédentarisation s'est accompagnée d'une altération locale de l'environnement naturel. Il se pourrait même que l'influence de ce changement de comportement de l'espèce humaine soit allée au-delà de l'habitat des premiers agriculteurs. Un chercheur américain, William Ruddiman, avance une hypothèse selon laquelle l'agriculture du néolithique a eu pour effet, déjà ! d'augmenter les concentrations de gaz à effet de serre, permettant ainsi de compenser le refroidissement qu'aurait entraîné la décroissance, prouvée, de l'ensoleillement pendant cette période.



SALVIATI. – Je précise que la communauté scientifique est loin d'adhérer massivement à cette idée.



ECCOVERDI. – En revanche, les extrémistes de l'« écologie profonde » vont plus loin et voient dans les débuts de l'agriculture l'amorce d'une catastrophe planétaire qui dure en s'amplifiant jusqu'à nos jours. En 2008, le prix de la revue britannique *The Ecologist* a été décerné à un auteur qui a développé ce thème. Je ne serai pas aussi catégorique. Mais je note que les coins de terre restés à l'état de nature sont rares. Tout près d'ici, le « Fiume latte¹ » en est peut-être un exemple. Encore heureux qu'on ne l'ait pas canalisé pour installer une usine hydro-électrique !

1. Littéralement : fleuve de lait. Il s'agit d'un torrent écumant qui se jette dans le lac de Côme près de Varenna.



SAGREDO. – D’après vous, le « Fiume latte » fait partie de notre environnement naturel et il a eu la chance d’être respecté. Ne peut-on pas en dire autant de cet admirable lac de Côme dans son ensemble ?



ECCOVERDI. – J’ai déjà dit ce que je pense de l’aménagement de ses rivages escarpés. Quant à ses eaux, il conviendrait de vérifier que des substances polluantes n’y ont pas été déversées en abondance et qu’un équilibre écologique se maintient entre les différentes espèces aquatiques qui le peuplent, sans surpêche ni introduction d’une faune allogène. Cela fait beaucoup de conditions...



SAGREDO. – Équilibre écologique, avez-vous dit. Nous revenons donc à la science...



SALVIATI. – Tout à fait : des chercheurs étudient l’évolution des populations de différentes espèces sur un même territoire. Plantes et bêtes ont besoin de se nourrir pour vivre. Tout le règne animal, tout le règne végétal sont engagés dans une impitoyable lutte pour la vie. Imaginez une espèce carnivore qui mange une autre espèce, herbivore celle-là. La population de prédateurs peut se développer si les proies sont en quantité suffisante. Dans un régime permanent, les populations des uns et des autres restent constantes à de menus écarts près. Cela se produit assez rarement car si des prédateurs bien nourris commencent à proliférer un peu trop, le stock des proies potentielles va décroître plus vite qu’elles ne peuvent se reproduire. Les prédateurs vont mourir de faim ou s’entretuer et progressivement disparaître, ce qui laisse aux proies la possibilité de se refaire une santé, circonstance favorable à une augmentation du nombre de prédateurs et le cycle recommence. Il existe des modèles mathématiques pour décrire ces processus. Le cas particulier dont je viens de parler est simple, le modèle aussi. La situation se complique avec les systèmes réels qui englobent un très grand nombre d’espèces animales et végétales. Ils sont, de plus, ouverts comme est ouvert le système prédateur proie si

l'on tient compte d'un élément extérieur : les végétaux dont se nourrissent les proies. Une sécheresse et il faut modifier le modèle pour rendre compte de la situation nouvelle : herbages, proies et prédateurs, tous vont souffrir !



ECCOVERDI. – Je n'aime pas beaucoup les modèles mathématiques, représentations desséchées et réductrices d'une réalité beaucoup plus riche et dont je ne suis pas certain qu'elle soit quantifiable. Comment peut-on chiffrer la beauté d'un paysage ou l'infinie diversité que nous offrent les espèces vivantes ?



SAGREDO. – J'entrevois une contradiction dans ce que vous venez de dire. Vous réprouvez les chiffrages soit, mais qui décide de la beauté à part des hommes selon des critères qui leur appartiennent ? J'ai gardé le souvenir d'une tempête qui sur son passage avait déraciné les arbres d'une forêt. Devant l'étendue du désastre, les hommes ont tardé à intervenir. Pendant des années, on a vu des plantes pousser n'importe comment dans un désordre complet. Je crains que nous ne trouvions pas notre compte dans le foisonnement anarchique d'une nature abandonnée à elle-même. Pour ma part, j'ai tendance à souscrire à cette affirmation d'un peintre français du ^{xx}e siècle, Jacques Villon, que je transpose légèrement pour la gloire de notre incomparable « quattrocento » :

« *La nature ordonnance bien, mais Piero della Francesca construit mieux.* »

Vous pouvez remplacer della Francesca par tel nom qu'il vous plaira de citer dans la mesure où l'œuvre contient de la perspective. Nos artistes nous ont légué une notion du beau qui inclut de l'ordre et des règles apportés par l'homme. Le célèbre critique d'art Bernard Berenson, revisitant la Sicile vers la fin de sa vie, dans les années 1950, écrivait à propos du temple de Ségeste :

[il] « *demeure un témoignage de raison, d'ordre, d'intelligence au milieu du chaos, de l'indifférence et de l'anarchie de la nature* ».



ECCOVERDI. – Je suis en complet désaccord avec ce genre de réflexions. Pour ma part, je veux trouver ma place au milieu d'une nature laissée libre de se développer à sa guise. Si la diversité conduit à ce que vous appelez l'anarchie, quelle importance ?



SAGREDO. – Mais vous avez parlé de beauté. À ce sujet, il me revient une autre pensée due au philosophe David Hume :

« La beauté n'est pas une qualité inhérente aux choses elles-mêmes, elle existe seulement dans l'esprit qui la contemple, et chaque esprit perçoit une beauté différente. »



SALVIATI. – Cette idée me semble parmi les mieux partagées. En 1930, le grand poète indien Rabindranath Tagore rendit visite à Einstein dans sa maison de campagne près de Berlin. Leur conversation a été enregistrée, puis traduite et publiée. On y relève ce passage que je rapporte à peu près :

Question d'Einstein : *« Alors la beauté n'est pas indépendante de l'homme ? – Non, répondit Tagore – Donc en l'absence d'êtres humains, l'Apollon du Belvédère perdrait sa beauté ? – Oui – Je partage cette conception de la beauté, mais je n'accepte pas qu'une telle subjectivité s'applique à la vérité. »*



SAGREDO. – Ainsi les savants et les poètes rejoignent les philosophes. Que la beauté soit subjective est une évidence. Dans un grand nombre de cas comme pour le paysage que nous avons sous les yeux, elle peut cependant faire l'objet d'un consensus. Mais dites-moi, Eccoverdi, quelle est donc l'harmonie dont vous rêvez ? un fouillis végétal avec une faune qui s'est installée sans autre contrôle que les cycles prédateur-proie dont a parlé Salviati ? des êtres vivants qui s'entredévorent avec pour seule loi celle de la jungle ?



ECCOVERDI. – D'abord, je trouve particulièrement malencontreux l'exemple proposé par Einstein. L'Apollon du Belvédère est la

Nous avons abondamment disserté sur les deux derniers points. Quant aux objectifs, je retiens qu'ils sont très ciblés pour Salviati : une réduction par un facteur 2 à l'échelle planétaire (4 dans les pays développés) des émissions de gaz à effet de serre d'ici 2050 et poursuite de la décarbonisation au-delà. Ils me paraissent à la fois plus ambitieux mais assez flous du côté d'Ecoverdi : une évolution plus rapide et de champ d'application plus vaste visant une transition écologique destinée à réintégrer, au sein d'une nature sacralisée, une espèce humaine aspirant à la pauvreté heureuse. La forte réduction des consommations de tous ordres entraînerait automatiquement une transition énergétique.

Sauf de modifier radicalement l'organisation et l'exercice des pouvoirs, l'avenir du couple infernal énergie-environnement dépend de négociations climatiques organisées au niveau des Nations unies et qui depuis des décennies marquent le pas. La prise de conscience existe à tous les niveaux, mais le fossé à franchir avant des décisions effectives est encore bien large. L'antagonisme depuis longtemps établi entre économie et protection de l'environnement se dissoudra si les États comme le monde industriel y trouvent leur compte.

Au fil des millénaires de l'holocène, l'humanité a créé son environnement. Quoi qu'en pensent les écologistes les plus extrêmes, on ne reviendra pas à une nature « vierge » d'avant l'anthropocène. L'espèce humaine n'a plus à se comporter en conquérante de la planète. La conquête est achevée. Que ce soit un bien ou un mal est à mes yeux un débat dépassé. Contrairement à la plupart de leurs ancêtres, nos contemporains ont bien intégré l'idée que nous n'avons qu'une seule Terre. Elle est un jardin que nous avons aménagé avec plus ou moins de bonheur. Les ressources n'y sont pas infinies. Il faut se donner les moyens de gérer au mieux ce jardin planétaire.

Le célèbre économiste John Kenneth Galbraith qui fut conseiller du président Kennedy a écrit quelque part :

« la politique consiste à choisir entre le désastreux et le désagréable ».

En matière d'énergie et d'environnement, nous sommes à l'heure des choix.

Le désastreux serait d'en rester au stade des palabres : les décideurs publics et privés sont conscients des problèmes, identifient les objectifs, mais, depuis 20 ans, n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la façon de les atteindre. Ils gèrent leur territoire à la petite semaine, contraints qu'ils sont ou plutôt qu'ils croient être par une situation économique difficile. La consommation d'énergie continue de croître au-delà du supportable. L'effondrement de la civilisation industrielle est dans ces conditions inévitable. Ainsi se réaliseraient les pires scénarios de Dennis Meadows et du club de Rome.

Sur l'autre plateau de la balance, toute action volontariste amorcée par des instances internationales, des États ou d'autres collectivités... entraînera des désagréments. Personne n'y échappera : les politiciens obligés de renoncer à la démagogie et donc de mettre en danger leurs sièges, les entreprises qui devront se plier à des normes plus sévères, les citoyens ordinaires qui auront à repenser leur confort et leur mobilité. L'ensemble de la communauté humaine en sera affecté dans ses institutions comme dans ses modes de vie.

À n'en pas douter, la Terre demain, sera dans un état différent de celui d'aujourd'hui. Nos sociétés seront-elles en mesure de supporter les efforts et parfois les sacrifices nécessaires à une évolution exempte de catastrophes ? Telle est la question à laquelle aucun de nous n'est en mesure d'apporter de réponse. Nous n'avons fait en réalité qu'exprimer des souhaits. Nul n'est maître de l'avenir qu'il imagine pour l'ensemble de la société. Chacun de nous ne peut que contribuer par ses actions à faire en sorte que cet avenir soit le meilleur possible.

Sur cette ultime réflexion, je vous propose de clore nos discussions et avant de nous séparer, je vous convie à une dernière promenade jusqu'à une petite forteresse médiévale, le *Castello di Vezio*, sur la hauteur qui domine la ville de Varenna. Avec le temps qui s'annonce pour cette fin d'après-midi, la vue sera somptueuse.